

**Cheminelements**  
**Tome II**

**Marcher jusqu'à**  
**Compostelle**

**Voie de Tours,**  
**Voie du Littoral,**  
**puis Camino Norte**

**Pierre Alglave**



**PIERRE ALGLAVE**

# **Cheminevements**

## **Tome 2**

*Marcher jusqu'à Compostelle  
Voie de Tours, Voie du Littoral  
puis Camino Norte*



*À mes enfants  
Valérie, Fabrice, Amandine*

*À Hélène  
pour son soutien constant*



# Préambule

En 2008, quand j'avais marché jusqu'à Saint Jacques de Compostelle à partir du Puy-en-Velay en suivant la *Via Podiensis* puis le *Camino Frances*<sup>1</sup>, de nombreux pèlerins m'avaient parlé de l'émotion particulière qu'ils avaient ressentie en commençant le Chemin depuis chez eux, je m'étais dit que si je reprenais un jour la route vers Santiago ce serait de cette manière : en partant de chez moi.

Quand j'ai pris la décision de repartir, je ne voulais pas recommencer la même aventure, pas refaire le même trajet. J'ai choisi d'arriver à Saint-Jacques par le *Camino Norte*, le « Chemin côtier du Nord ».

Habitant dans les Yvelines il fallait donc que je rejoigne la voie de Tours, la *Via Turonensis* en passant soit par Chartres soit par Orléans. C'est l'envie de suivre les bords de Loire qui fit pencher la balance vers Orléans.

Mon trajet serait donc Auffargis où j'habite – Orléans – Tours – Poitiers – Saintes – Bordeaux – Bayonne – Hendaye puis Irun pour emprunter le *Camino Norte* : Saint-Sébastien, Bilbao, Laredo, Santander, Oviedo, Aviles, Ribadeo, Sobrado de los Monjes, Arzua, où on rejoint le *Camino Frances*, puis Santiago.

---

1 Voir *Cheminements I : Du Puy-en-Velay au Cap Finisterre*

Le compte-rendu de ce périple d'environ 1 800 kilomètres parcouru du 19 août au 15 octobre 2009 a fait l'objet d'une publication sur Internet illustrée par des photos, vidéos et prises de son glanées au cours du voyage d'où est tirée cette version papier.

Vous pouvez la consulter ici :

<https://www.pierre-alglave.fr>

Christian, mon « *frangin du Chemin* » a également tenu un carnet de route consultable ici :

<https://christian4147.skyrock.com/><sup>2</sup>

Nota : toutes les distances données dans ce récit ne le sont qu'à titre indicatif.

---

2 Malheureusement tous les blogs de Skyrock sont fermés depuis le 21 août 2023. Ils vont être archivés par l'INA et la BNF. Peut-être, un jour, seront-ils à nouveau consultables.

# Mes étapes en France

<b>Étape N°</b>	<b>Ville étape</b>	<b>Km étape</b>	<b>Km total</b>
	<i>Auffargis (78)</i>		
1	<i>Authon-la-Plaine</i>	38	38
2	<i>Oinville-Saint-Liphard</i>	30	68
3	<i>Orléans</i>	46	114
4	<i>Beaugency</i>	30	144
5	<i>Blois</i>	36	180
6	<i>Chaumont-sur-Loire</i>	23	203
7	<i>Amboise</i>	23	226
8	<i>Tours</i>	29	255
9	<i>Sorigny</i>	23	278
10	<i>Sainte-Maure-de-Touraine</i>	20	298
11	<i>Dangé-Saint-Romain</i>	24	322
12	<i>Naintré</i>	27	349
13	<i>Poitiers</i>	29	378
14	<i>Saint-Sauvant</i>	40	418
15	<i>Melle</i>	25	443
16	<i>Aulnay-en-Saintonge</i>	32	475
17	<i>Saint-Jean-d'Angély</i>	23	498
18	<i>Saintes</i>	35	533
19	<i>Pons</i>	22	555

## CHEMINEMENTS – VOIE DE TOURS PUIS CAMINO NORTE

20	<i>Mirambeau</i>	30	585
21	<i>Saint-Martin-Lacaussade</i>	37	622
22	<i>Bordeaux</i>	44	666
23	<i>Le-Barp</i>	37	703
24	<i>Saunacq-et-Muret</i>	27	730
25	<i>Labouheyre</i>	30	760
26	<i>Lesperon</i>	38	798
27	<i>Vieux-Boucau-les-Bains</i>	44	842
28	<i>Bayonne</i>	45	887
29	<i>Irun</i>	45	932

# Première étape : Authon-la-Plaine

*Mercredi 19 août, 1<sup>er</sup> jour de marche.*

*Santiago est à 1 798 kilomètres.*

*Où je rencontre des randonneuses perspicaces,  
une cavalière hautaine mais serviable, et un petit  
enfant qui m'adopte.*

Huit heures trente, je viens de quitter mon domicile à Auffargis dans les Yvelines. Direction Authon-la-Plaine à un peu moins de quarante kilomètres où j'ai réservé une place dans une chambre d'hôtes. D'accord, ce n'est pas un départ très matinal, mais les jours sont encore longs et ce sont les vacances, je voulais pouvoir faire mes adieux sans obliger tout le monde à se lever à l'aube : la maison est déjà pleine d'enfants et de petits-enfants et il en arrive d'autres dans la journée, tous vont rester plusieurs jours. Ma femme, Hélène, va sûrement être épuisée à s'occuper seule de tout ce monde, mais d'un autre côté cela va assurer une transition et peut-être atténuer le vague à l'âme provoqué par mon départ.

Je suis en forme, mais j'espère que je n'ai pas été trop ambitieux pour cette première étape. Dans la région beaucoup d'établissements sont fermés au mois d'août et j'ai eu du mal à trouver un hébergement à un tarif abordable et qui ne soit quand même pas trop près de chez moi : il y avait bien une possibilité du côté de Saint-Arnoult-en-Yvelines à environ vingt kilomètres,

mais j'aurais eu l'impression d'aller dormir au fond du jardin. Ce soir j'ai envie de me sentir vraiment parti, vraiment sur le Chemin, loin des sentiers que je sillonne habituellement.

À Auffargis nous avons notre croix de Saint-Jacques, eh oui, sur la route qui mène à l'abbaye des Vaux-de-Cernay, ce qui explique sa présence. J'avais un moment envisagé de passer par là pour le symbole, mais dans mon cas ce n'est vraiment pas le trajet le plus direct et l'étape est déjà suffisamment longue pour un premier jour, pas la peine d'en rajouter : tant pis, je me passerai du symbole.

Il fait très beau et il va faire chaud, et avec ce départ tardif je ne profiterai pas de la fraîcheur matinale.

J'ai les cartes IGN de la région jusqu'à Angerville où je rejoindrai le tracé « officiel » du Chemin de Compostelle depuis Paris, la voie de Tours, la *Via Turonensis*. Pour le moment je n'ai pas encore sorti celle dont je me sers régulièrement dans mes escapades locales et qui, du fait même, est quasiment en lambeaux. Je rejoins la *Ferme Blanche*, emprunte le chemin de terre pompeusement appelé « route » des Vindrins à la sortie duquel je retrouve la forêt de Rambouillet et le GR 1 (Chemin de Grande Randonnée n°1) que je vais suivre jusqu'à Saint-Arnoult en évitant toutefois le détour « touristique » par les Moutiers.

En route pas un chat mis à part deux personnes qui promènent leur chien, l'un à vélo, l'autre à pied. Il fait de plus en plus chaud, mais c'est encore raisonnable, il y a des champs, des meules de paille, des chevaux et des vaches, rien qui me surprenne dans cette région maintes fois parcourue.

Du côté de Clairefontaine, en pleine forêt, je m'écarte dans les fougères assez hautes qui bordent le sentier étroit pour laisser passer toute une équipe féminine (de quel sport ?) qui court précédée d'un moniteur un peu bedonnant, mais qui tient fermement le rythme. À l'abri des arbres la chaleur reste supportable.

À Saint-Arnoult, que j'atteins vers treize heures après une pause casse-croûte, je prends le temps de visiter l'église très intéressante avec notamment son plafond en forme de coque de navire renversée et sa petite tourelle sur le clocher. Pour sortir de la ville je suis le marquage du GR, les fameuses marques rouges et blanches, mais il y a quelque chose qui cloche : malgré tous les méandres des ruelles la direction générale par rapport au soleil pointe obstinément vers l'est. Je sors la carte, je ne comprends pas où je suis, elle est peut-être trop ancienne, je reviens sur mes pas. En route un bistrot, je l'avais remarqué tout à l'heure, mais je pensais pouvoir trouver plus loin des points d'eau : rien. J'entre et je demande s'il serait possible de remplir ma gourde, ce qui est accepté. Dans la conversation je glisse qu'il n'y a pas beaucoup de fontaines à Saint-Arnoult. La patronne me répond en souriant qu'il y en a une juste devant le café ! Comme quoi je suis toujours aussi attentif à ce qui m'entoure... Je repars et devant l'église je m'aperçois qu'il y avait en fait deux GR ! Cette fois-ci je prends le bon et je sors de la ville en direction du soleil. Peut-être fallait-il que je me trompe, car je n'ai revu ni café, ni point d'eau.

Peu après la sortie de la ville je passe sous l'autoroute et la ligne TGV puis je quitte le GR qui lui se dirige vers Dourdan pour emprunter un chemin forestier en direction de Sainte-Mesme. Il fait très chaud même sous les arbres.

En route je croise trois randonneuses qui déboulent d'un petit chemin. On échange un « Bonjour ». L'une d'elle m'interpelle :

« – Vous faites le Chemin ?

Je me retourne, un peu surpris :

– Le chemin, qu'est-ce que vous voulez dire ?

– Le Chemin de Compostelle.

Je reste un peu étonné par cette question, si loin du but, si loin du Chemin.

– Oui. Ça se voit tant que ça ?

– Pour ceux qui l'ont déjà fait, oui. »

Ce qui est leur cas. La conversation s'est tenue sans que ni les uns ni les autres ne s'arrêtent vraiment, juste un ralentissement. La routine quoi, rien de plus naturel qu'un pèlerin en route vers Saint-Jacques, en pleine forêt de Rambouillet, croise d'anciennes pèlerines alors qu'il n'a pratiquement rencontré personne de la journée.

Au niveau de Sainte-Mesme je me dirige vers Corbeuse, mais bientôt je me rends compte que rien autour de moi ne correspond à la carte. J'ai dû me tromper quelque part. Je n'arrive pas à me repérer. J'allais prendre une direction au hasard en me fiant au soleil quand heureusement arrive une cavalière. Elle me regarde de haut au sens propre et au sens figuré, mais me remet sur la bonne voie en m'indiquant que les bâtiments au loin sont ceux de l'abbaye Notre-Dame de l'Ouÿe. Je suis vraiment très au nord de mon itinéraire. Comment ai-je fait mon compte ? Sans doute un instant de distraction. En forêt il y avait beaucoup de

croisements en fourche et à un moment j'ai dû prendre trop à gauche.

Environ dix-sept heures, j'atteins l'abbaye. Même si ce détour me permet de découvrir un site à moins de trente kilomètres de chez moi dont j'ignorais totalement l'existence, cela fait beaucoup de temps perdu sur un trajet déjà trop long. Deuxième erreur depuis ce matin. À ce rythme je ne suis pas arrivé. Je dois reconnaître que c'est une de mes spécialités : je me mets à rêvasser et je continue sur ma lancée sans faire attention aux bifurcations. Comme disait ma grand-mère « *quand on n'a pas de tête il faut avoir des jambes !* ».

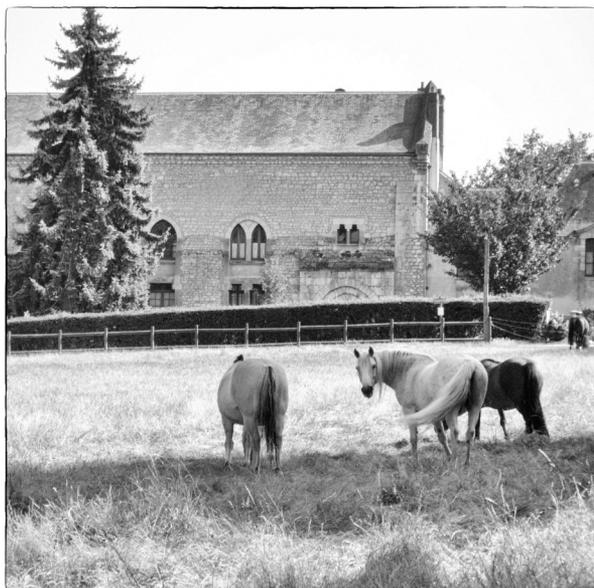
À la sortie de la forêt, au niveau de la ferme de Villeneuve s'étend la Beauce, plate, nue, étouffante et interminable. Il reste un peu plus de cinq kilomètres à faire et je commence à être épuisé.

Dix-neuf heures, j'arrive enfin chez Monsieur et Madame Chauveau à Authon-la-Plaine, complètement vanné et déshydraté : dans la soirée je boirai au moins trois litres d'eau et je n'urinerai que le lendemain ! Je suis leur seul hôte. Ils m'ont préparé une pizza achetée chez le boulanger, car tous les restaurants sont fermés pour cause de mois d'août. Je suis à bout de force. Pendant le repas je tombe de sommeil. Mon hôtesse me fait gentiment la conversation, mais j'ai du mal à garder les yeux ouverts et à entretenir cet échange. Leur petit-fils vient lui aussi à la rescousse pour me tenir éveiller et m'appelle spontanément « Grand-père », je dois avoir le profil.

Mais, dernier effort, il faut penser au lendemain. La prochaine étape pourrait être Angerville, mais mon guide n'indique qu'un hôtel à plus de soixante-cinq euros. Sur un autre document transmis gracieusement

par l'ACIR<sup>3</sup> il y a une chambre d'hôtes à Oinville-Saint-Liphard, douze kilomètres après Angerville, mais en dehors du Chemin « officiel », ce qui ferait une étape d'une trentaine de kilomètres. C'est jouable. Je suis fatigué, c'est vrai, mais je n'ai aucune douleur. En principe après une bonne nuit tout devrait être opérationnel. Petit problème je n'avais pas prévu ce détour et je n'ai pas la carte appropriée. Mes hôtes sortent toutes leurs cartes de la région et après étude me font une photocopie d'une carte routière pour rejoindre Oinville depuis Angerville par des petites routes. Une fois mon lit de demain assuré je pars m'écrouler dans celui de ce soir ; avec tous ces préparatifs il est déjà vingt-deux heures et il fait chaud, très chaud.

*38 kilomètres parcourus depuis chez moi.*



*Abbaye Notre-Dame de l'Ouije.*

---

3 ACIR : Agence des Chemins de Compostelle.

# Étape n° 2 :

## Oinville-Saint-Liphard

*Jeudi 20 août, 2<sup>e</sup> jour de marche.*

*Santiago est à 1 760 kilomètres.*

*Où des éoliennes bienveillantes m'accompagnent  
à travers la Beauce jusqu'à une ferme où me sont  
offertes des tomates et des prunes savoureuses.*

Il est huit heures quinze, je quitte Authon-la-Plaine et ses hôtes très chaleureux.

Hier soir à peine couché je me suis endormi et c'est mon réveil qui ce matin m'a sorti du lit à sept heures : toute une nuit d'une traite, j'en avais besoin après cette journée interminable et difficile. Pas une seule courbature. C'est reparti pour environ trente bornes. Aujourd'hui c'est encore la plaine, l'avantage c'est que c'est plat. Il y a un petit vent qui donne une impression de fraîcheur, mais je sens que ça ne va pas durer.

Neuf heures, après avoir traversé Paponville j'atteins le village de La Gare où pendant un moment je longe une propriété avec un bel étang et ses cygnes noirs : une vision de fraîcheur qui donne envie de s'arrêter pour s'extraire un instant de la chaleur qui s'installe.

Je traverse la plaine en empruntant un maximum de chemins agricoles qui sont pratiquement tous à angle droit : un coup à l'est, un coup au sud, un coup à l'ouest,

etc. Ce n'est pas le trajet le plus court, mais il permet d'éviter macadam et circulation. Cette ambiance désertique me plaît. Peut-être parce qu'elle me rappelle des promenades dans mon enfance lors de vacances en Picardie, ce sont les mêmes étendues de terre travaillée avec ici du blé et là-bas de la betterave et des cimetières militaires.

Un peu au nord de Pussay je rejoins le GR 111 que je suis. Le vent est tombé et il fait très chaud. Au croisement avec la grand-route je la longe jusqu'à Angerville que j'atteins vers onze heures. Après quelques emplettes en prévision de ce soir où il n'y aura ni restauration ni possibilité de se ravitailler je m'offre un « Menu du jour » : crudités, poisson, riz... tout ce qu'il faut pour remonter le niveau énergétique du marcheur.

J'ai rejoint le tracé « officiel » et dans le restaurant la patronne m'a tout de suite demandé si je « faisais le Chemin ». Ils doivent donc voir passer des pèlerins, pour le moment je n'en ai rencontré aucun, mais ce n'est que le début du voyage.

Treize heures quarante, je quitte Angerville. Le vent est de retour et le ciel est légèrement couvert, il va faire moins chaud. Devant moi la plaine, la plaine, la plaine...

À Rouvray-Saint-Denis j'avais prévu de prendre la route directe vers Oinville comme proposé par ma carte, mais un panneau indique qu'elle est fermée à la circulation ; le village est désert et je ne trouve personne auprès de qui me renseigner pour savoir si les piétons peuvent passer. Ce barrage est peut-être dû aux champs d'éoliennes qui foisonnent dans la région. Je ne perds pas plus de temps et je me dirige vers Armonville-le-Sablon, ce qui fait sensiblement la même distance. [De retour chez-moi, après le voyage, j'ai pu vérifier que la

route avait été comme sectionnée ; sur la carte on voit deux moignons se terminant en cul-de-sac et entre les deux un vide : qu'y a-t-il là-bas ? Mystère...]

Un peu avant seize heures, Armonville-le-Sablon. D'après les panneaux je suis à trois kilomètres et demi de Oinville, ça va être rapide. Le temps a fraîchi. Toujours cette plaine, les éoliennes qui apprécient ce vent quasi permanent, des forêts de poteaux à haute tension, personne. Mais je ne trouve pas ça déprimant, j'y vois plus un côté fantastique, irréel, genre rencontre du troisième type. Ces grandes créatures qui brassent l'air dans un bruissement étouffé, ces autres qui étendent silencieusement leurs bras en croix et moi qui circule seul et minuscule à leur pied, j'ai l'impression de baigner dans de l'énergie, ça me dope.

Seize heures trente, me voici à Oinville-Saint-Liphard. Le clocher est typique de la région : comme un petit donjon à base carrée avec un toit en ardoise à deux pans, peut-être des anciennes églises fortifiées. Tout autour du village toujours des éoliennes. En route la même plaine infinie où j'ai essuyé quelques gouttes qui ont apporté un peu de fraîcheur, le ciel est couvert, mais avec des grandes zones bleues. Espérons que demain il fera beau, la chaleur ce n'est pas facile, mais l'idée de marcher sous la pluie à découvert au milieu de cette plaine ne m'inspire pas. Il ne me reste plus qu'à trouver ma chambre au *Détour Beauceron*.

C'est dans une ferme, j'y suis accueilli par les enfants, les parents sont encore au travail : chambre spacieuse, belle salle de bain. Je me prépare un repas gastronomique en mélangeant une demi-boîte de ratatouille et une autre de ravioli réchauffés au micro-onde que je déguste sur la table qui m'attend devant ma porte : calme et volupté.

L'accueil avait été très succinct, mes hôtes étant trop occupés par leurs autres activités, mais ils viennent jusqu'à moi pour compléter mon menu avec quelques tomates et quelques prunes de leur production : ceci compense cela.

Couché à vingt heures trente. Pour demain je n'ai rien réservé, j'envisage d'aller jusqu'à Orléans, à environ quarante-cinq kilomètres. C'est un peu ambitieux, mais Artenay, étape proposée par mon guide, est trop près maintenant que j'ai largement dépassé Angerville, de plus je n'ai aucune information sur des étapes possibles avant Orléans. Donc je m'en remets à mes jambes et au hasard, certains diraient à la providence. Orléans est une grande métropole et je compte sur l'Office de Tourisme (OT) pour trouver un hébergement abordable, il y a bien une Auberge de Jeunesse (AJ), mais elle est très excentrée et j'aimerais bien visiter un peu la ville. Il faut donc que je n'arrive pas trop tard, et pour ce faire que je parte tôt. Demain lever six heures quinze, l'hyper-activité de mes hôtes a aussi ses avantages : ils sont matinaux, ce qui n'est pas toujours le cas dans les chambres d'hôtes.

*68 kilomètres parcourus depuis chez moi,  
dont 30 aujourd'hui.*



*La Beauce*

# Étape n° 3 : Orléans

*Vendredi 21 août, 3<sup>e</sup> jour de marche.*

*Santiago est à 1 730 kilomètres.*

*Où après m'être « échauffé », dopé par un chorizo liquide et encouragé par Michel Sardou, je fonce vers Orléans sur les traces d'un pèlerin en provenance de Stockholm.*

Sept heures quinze, je quitte le *Détour Beauceron* après un petit-déjeuner qui sans être grandiose comme souvent dans les chambres d'hôtes était amplement suffisant.

Le temps a nettement fraîchi et le ciel est très couvert avec quand même des grandes trouées bleues. Aujourd'hui il est prévu de la pluie sur la région. J'espère y échapper.

Devant moi un lièvre traverse un champ ; pas le temps de prendre une photo, de toute façon il ne fait pas assez clair.

Ce matin pour calmer un échauffement mal placé j'ai voulu mettre un peu de vaseline et dans la précipitation du départ je me suis trompé, j'ai pris la pommade anti-inflammatoire : contrairement à ce que pouvait faire espérer ce qualificatif son effet a été immédiat, la zone concernée est maintenant en feu malgré un rinçage à l'eau fraîche !

Huit heures quinze, me voilà à Janville. En route, des champs, des éoliennes, des silos, beaucoup de hangars. On est toujours en Beauce. Le ciel s'est dégagé, il fait doux et mon feu « intérieur » s'est apaisé.

Quand je marche longtemps j'ai tendance à avoir mal au dos, en haut, un peu en dessous des omoplates. Après quelques essais de changements de rythmes et de positions du sac à dos j'ai constaté que me tenir très droit, le bassin légèrement rétroversé, les épaules en arrière et le regard loin devant, me soulageait complètement. Ce n'est pas une nouvelle version du sketch *Le tailleur* de Fernand Raynaud, même si elle semble tarabiscotée cette démarche reste parfaitement naturelle ; d'accord, elle donne une allure un peu militaire, mais je n'ai absolument plus mal au dos. Si je déroule le pied c'est encore mieux. Je n'ai d'ailleurs rien inventé, j'arrange à ma manière les conseils de Sophie mon professeur de yoga. Avant de partir elle m'a envoyé un petit message : « Pense à tes pieds ». Je m'y emploie. Il me semble qu'Henri, un de mes compagnons de l'année dernière, marchait un peu comme cela, mais c'est un ancien para, une école sans doute elle aussi très efficace dans ce domaine. Bon, il faut reconnaître que le naturel reprend vite le dessus, mais dès que j'y pense, et mon dos se charge de me le rappeler, je reprends la pose.

Les premiers jours (en fait cela n'est jamais que le troisième jour de marche, mais j'ai déjà l'impression d'être ailleurs depuis longtemps) j'avais des douleurs un peu partout. D'abord ce fut le gros orteil du pied gauche, puis la cheville du même côté, après ce furent quasiment les mêmes douleurs, mais à droite. Quand cela survient je ne dirais pas que je panique, mais je m'inquiète, je repense à ma tendinite de l'année dernière. Est-ce la même sensation ? Est-ce que je dois

ralentir ? Mais à chaque fois, petit à petit, la douleur s'estompe en attendant la prochaine. Le corps se rode, les petits points de friction s'apprivoisent.

Environ neuf heures, me voilà à Poinville, puis Semonville où j'emprunte une *Allée Saint-Jacques* : peut-être qu'autrefois des pèlerins passaient par ici, je me sens moins seul. Je me dirige vers Santilly que j'atteins vers neuf heures quarante-cinq. Je progresse ainsi de village en village, tous espacés d'environ quatre kilomètres. De loin j'aperçois leur clocher carré, je crois y être, mais il va me falloir environ encore trois bons quarts d'heure pour y parvenir. Chaque clocher est le prochain but à atteindre dans cette sorte de course à relais qui rythme la marche et rompt l'éventuelle monotonie que pourrait provoquer cette plaine sans fin.

Il fait très beau il n'y a pratiquement plus de nuages juste des petites traînées blanches. Il commence à faire chaud.

Dix heures trente, Dambron. J'ai changé de région, son clocher est totalement différent, petit, pointu et couvert d'ardoises.

En route un champ avec des meules de quelque chose qui ressemble à des gros haricots verts, des haricots mange-tout.

Onze heures trente, me voilà au pied de l'église d'Artenay dont le clocher est résolument pointu. J'ai dû parcourir environ vingt kilomètres, il est temps que je m'accorde une pause. Je m'installe à l'ombre dans le jardin de l'église pour un arrêt casse-croûte : tomate, chorizo, prune. Il me reste une tomate emportée de chez-moi et une offerte hier soir à la ferme ; au niveau goût et odeur il n'y a vraiment pas photo : une seule sent vraiment la tomate, inutile de préciser laquelle. Côté

chorizo c'était un de mes aliments de base l'année dernière en Espagne où il restait toujours ferme quelle que soit la température, alors que celui-ci est quasiment liquide ! Probablement un modèle d'exportation pour pays tempéré.

Environ midi, je quitte l'église d'Artenay. C'est décidé, objectif Orléans à environ vingt-cinq kilomètres. Cela fera quand même une longue étape et j'avoue que j'en ai déjà plein les pattes, mais je n'ai pas trop le choix, car je n'ai connaissance d'aucun hébergement abordable entre ici et là-bas. Par ailleurs plus j'avance vite moins j'ai de nuitées et donc plus j'épargne mon budget ; la solution chambre d'hôtes ne peut pas devenir mon quotidien d'autant plus que je paye quasiment la même chose que pour deux personnes. D'après ma documentation il y aurait plus de choix « pèlerin » ou simplement randonneur après Orléans.

Le ciel est légèrement couvert et il ne fait pas trop chaud.

Environ treize heures, j'entre dans Bucy-le-Roi, il n'y a personne, c'est un tout petit village, je n'ai même pas vu d'église. Le terrain est désormais un peu vallonné et même si c'est moins monotone que la plaine je n'ai plus la vision du but à atteindre, c'est moins stimulant. En route je suis passé à côté des restes du rail de l'aérotrain, le fameux projet avorté de Jean Bertin qui avait fait rêver les gens de ma génération, au moins moi.

Treize heures quarante-cinq, Saint-Barthélémy, il y a une petite mare avec des canards et un coin herbeux qui me tend les bras. J'en profite pour faire une pause et pour examiner mes pieds où je sens un échauffement sur l'intérieur du talon gauche. Rien d'alarmant, mais mes chaussettes sont trempées, j'en change, cela devrait suffire à éloigner le risque d'ampoule. Pendant que j'ai

les pieds à l'air une voiture s'arrête à quelques mètres derrière moi et j'entends bientôt un bruit de verre brisé : c'est dans ce coin isolé qu'ont été installés les containers du tri sélectif, ici ils ne dérangent pas les voisins, uniquement les canards... et moi. Bientôt une deuxième arrive, puis une troisième qui vide méthodiquement de ses bouteilles un coffre plein et stationne moteur tournant, toutes portières ouvertes pour ne pas perdre une parole de Michel Sardou qui chante à tue-tête. J'aurai le temps d'entendre deux tubes à plein tube avant d'avoir renoué mes lacets et boucler mon sac.

En traversant Les Chapelles une voiture s'arrête à mes côtés et son conducteur me demande si je « fais Saint-Jacques ». Lui l'a fait il y a sept ans, en partant d'ici. Hier soir il a hébergé un pèlerin qui venait de Stockholm ; d'après lui il en passe à peu près six ou sept par jour. Je devrais donc finir par en croiser un.

Au niveau d'une ferme dite *Les Pas ronds* j'entre dans la forêt d'Orléans par la route forestière des Chapelles, bien ombragée il y fait plus frais. Étroite, mais rectiligne et peu fréquentée, des automobilistes en profitent pour rouler à une vitesse qui me paraît infernale ; ils tiennent fermement le milieu de la chaussée et j'ai l'impression qu'ils me frôlent. Je ne me sens pas en sécurité, j'ai hâte de sortir de cette zone.

Puis c'est la route des Râles, moins boisée, plus chaude, mais plus agréable avec des odeurs de fleurs, de bois fraîchement coupé... Désormais il y a quelques, maisons, j'approche d'Orléans. J'avance.

Seize heures, je suis devant le camp militaire après la route de Planquine. Je m'octroie une petite pause avant d'affronter la ville, il faut bien l'avouer, la bête peine.

Dix-sept heures trente, je suis dans la cathédrale d'Orléans, la cathédrale Sainte-Croix. Enfin ! Content d'être arrivé. Quarante-six kilomètres en environ dix heures, même si je ne vise aucune performance je dois reconnaître que j'ai plaisir à l'avoir fait. L'entrée dans Orléans s'est bien passée, à vrai dire je n'ai rien vu, la route descend un peu et elle m'a facilité la tâche, j'étais dans une espèce d'euphorie à sentir la proximité de l'écurie et ce corps qui ne me lâchait pas. Sur un trottoir quelqu'un m'a croisé et m'a demandé « Alors, Chemin de Compostelle ? », « Oui ». Son visage s'est éclairé et il m'a fait un grand signe de la main en continuant sa route, comme une connivence. Ça m'a fait chaud au cœur. L'a-t-il déjà fait ? Ou rêve-t-il de le faire ? J'ai pensé dédier ce voyage, ce Chemin, à tous ceux qui ont eu envie, souhaité, rêvé de le faire et qui ne le feront jamais.

À Orléans j'espère avoir enfin rejoint le Camino, version française. Je ne suis pas Bernard Ollivier et les journées arides sans personne avec qui partager c'est quand même assez frustrant ; moi qui rêvais de solitude je suis servi, trois jours ce n'est pas beaucoup, mais je ne sais pas si je saurai tenir comme ça jusqu'au bout.

La cathédrale est imposante avec des dimensions impressionnantes, mais un peu aride avec ses piliers sans chapiteaux. Elle est très lumineuse avec de beaux vitraux dont seuls ceux du chœur sont décorés les autres sont en « verre blanc ». Dehors, comme je l'ai déjà constaté dans d'autres villes, le grand espace du parvis est apprécié des gamins en roller. « *Laissez venir à moi les petits enfants* » donc rien à dire, dommage que ce vacarme m'empêche de savourer l'instant présent. Je pars à la recherche d'un abri pour cette nuit.

L'Office de Tourisme est encore ouvert et m'indique un hôtel pas trop cher, (tout est relatif, il est au même niveau que les chambres d'hôtes précédentes soit environ quarante-cinq euros avec le petit déjeuner), pas trop loin du centre, l'hôtel *Le Bannier*. La chambre n'est pas mal et calme.

En soirée je sors pour visiter un peu la ville, mais je sens vite que mes jambes réclament une trêve. Je ne peux pas leur en vouloir, elles ont fait du bon boulot. Je me contente de chercher un restaurant dans le coin. Je me laisse tenter par le menu d'une brasserie. Comme souvent dans ce genre d'établissement le repas était copieux à un prix raisonnable, de plus la serveuse fut attentionnée ce qui ne gâte rien, un peu de chaleur humaine est toujours la bienvenue.

J'essaierai de faire un petit tour dans Orléans demain matin. J'ai réservé une place à l'Auberge de Jeunesse de Beaugency. Une brèche dans les dépenses somptuaires des derniers jours ! C'est à une trentaine de kilomètres, mais ils accueillent jusqu'à vingt-trois heures, je pourrai prendre mon temps.

Demain la Loire ! Suivre les bords de Loire, c'est ce qui avait fait pencher la balance entre Chartres et Orléans. Après les grands espaces, j'attends ça avec impatience.

*114 kilomètres parcourus depuis chez moi,  
dont 46 aujourd'hui.*



*Cathédrale Sainte-Croix d'Orléans*

# Étape n° 4 : Beaugency

*Samedi 22 août, 4<sup>e</sup> jour de marche.*

*Santiago est à 1 684 kilomètres.*

*Où je frôle la catastrophe, rencontre mon premier  
pèlerin, un Belge,  
à qui « Bis repetita placent » pose problème et  
dîne en compagnie d'un homme au pied agile et  
des Hollandais courtois.*

Huit heures quarante-cinq, je quitte l'hôtel *Bannier*. La chambre était correcte, silencieuse. J'ai pris mon petit déjeuner au bar de l'hôtel. Une affichette précisait que le verre d'eau était facturé trente centimes ! Quand je pense qu'à Saint-Arnoult ils ont rempli ma gourde gracieusement et avec le sourire, un vrai trésor ! Peut-être qu'ici, dans une grande ville, il y a eu des abus, mais il faut reconnaître que ce n'est pas très accueillant. Comme tous les matins j'ai commandé « un grand café noir ». Si côté tasse le volume était conforme à mes espérances, côté breuvage : un expresso perdu au fond d'une bassine. À mon air dépit le garçon m'a proposé une dose supplémentaire, mais en fait, au goût, je pense qu'il s'est contenté d'ajouter de l'eau : je ne vais pas me plaindre, c'est déjà un beau cadeau au prix où elle est dans cet établissement. Par ailleurs le service ne commençait qu'à partir de huit heures et son rythme n'était pas excessivement frénétique... d'où ce départ tardif. Café léger, ambiance feutrée : c'est samedi, tout a

été conçu pour prolonger ma grasse matinée. Dehors grand ciel bleu immaculé, donc tout va bien.

Aujourd'hui direction Beaugency. L'Auberge de Jeunesse est un peu excentrée, le guide indique « à deux kilomètres du centre » et à l'accueil ils m'ont averti : « à une demi-heure du centre-ville ». Peut-être que je mangerai en ville avant d'aller prendre ma chambre pour éviter un aller-retour. À voir sur place.

Ce matin ça va, peut-être quelques petites raideurs, mais enfin ça va. Par contre j'ai attrapé une ampoule sur la face interne du talon gauche, le changement de chaussette a dû être trop tardif. Elle n'est pas très grosse et avec le pansement elle ne devrait pas poser de problème sauf si elle s'avère être à un point permanent d'affrontement entre mon pied et la chaussure : à suivre.

D'Orléans je n'ai pas vu grand-chose hier soir, car il faut reconnaître que j'en avais, comme on dit, plein les pattes. Je retourne vers la cathédrale pour rejoindre le point de départ du Chemin et visiter un peu la vieille ville. Ensuite ce sera les bords de Loire, je suppose que ce sera agréable, fini ces grands espaces vides.

Neuf heures quarante-cinq à la sortie du pont Georges V : ça y est, je suis sur le GR 3, l'ancien chemin de halage. Entre-temps je suis passé à la poste où, sans surprise, il y avait la queue et j'ai renvoyé les cartes concernant mon trajet d'approche d'Auffargis à Artenay.

Dix heures quinze je suis toujours dans Orléans et sa banlieue, mais sur les bords de la Loire ce qui change tout. Beaucoup de gens profitent du beau temps pour marcher ou faire leur jogging. Je viens de discuter un long moment avec un coureur qui s'est arrêté pour me demander si je « faisais le Chemin ». Chaque fois que

j'ai l'occasion de parler je prends mon temps et je profite de l'instant ; ça n'est que mon quatrième jour de voyage, mais l'absence d'échange avec mes semblables me pèse déjà, pourtant je suis plutôt catalogué « taiseux ».

Le Chemin passe sous le pont de l'Europe, puis sous celui de l'autoroute pour entrer dans la réserve naturelle de Saint-Mesmin. La Loire est survolée par de grandes bandes de canards qui la remontent ; arrivés à un certain point connu d'eux seuls ils font demi-tour dans un ensemble parfait, la redescendent puis recommencent, comme s'ils s'entraînaient. C'est très spectaculaire et donne un sentiment de liberté et d'impatience ; tout compte fait peut-être que moi aussi je suis en train de migrer, mais alors où sont passés mes compagnons de voyage ?

Midi vingt, je reprends la route après une petite pause et un bout de chorizo.

Je dois en être au dixième kilomètre, aujourd'hui ça n'avance pas, j'ai adopté un pas de sénateur et je profite du bord de Loire assis sur la digue face au fleuve, à l'ombre, un moment très agréable : personne, juste quelques cyclistes, de temps en temps un jogger, dans l'eau un canoë et au loin des cygnes faisant des ronds et des plongeurs, tout est paisible.

Quatorze heures trente, j'arrive à Meung-sur-Loire avec la ferme intention de m'offrir une petite bière sans alcool : il reste quand même quelques kilomètres avant l'arrivée et il fait chaud.

Première station au *Café-Restaurant* à côté des halles : je m'installe, mais on vient me dire que l'établissement est fermé alors que les tables sont

pleines autour de moi ; ça doit être l'heure de la fermeture, mais ils n'ont pas un grand sens commercial.

Deuxième essai au *Café du Château* où je commande la boisson fraîche espérée depuis si longtemps, le patron me répond d'un air goguenard qu'il ne connaît pas. À voir la tête des clients autour du bar je vois qu'effectivement ici ce produit ne doit pas être facile à écouler. Pas de regret : pas de terrasse, salle minuscule, grosse musique, on n'était sans doute pas fait l'un pour l'autre.

Le pèlerin se doit d'être tenace surtout pour les questions essentielles, sur une grande place une terrasse me tend ses sièges ombragés et je peux enfin y savourer ce breuvage frais. En plus je suis juste devant le château et la collégiale que j'honore, une fois réhydraté, d'une visite succincte.



*Meung-sur-Loire - Le château*

Quinze heures dix, je quitte Meung-sur-Loire par une petite départementale. Je consulte mon guide tout en marchant quand je m'aperçois que je circule à droite et qu'il y a quand même pas mal de circulation. Juste après le passage d'une voiture je décide de me porter à gauche comme il est recommandé aux piétons de le faire : avancer face au trafic. Tout à ma lecture je ne vois pas et n'entends pas une voiture qui arrive très vite derrière moi. Elle pile. Je l'ai échappé belle. Le conducteur, sans doute lui aussi un peu sous le choc, me hurle que je devrais faire attention. Je m'excuse et reconnais mon imprudence. Cet aveu le libère et il se met à m'insulter, il me lance qu'on lui dit qu'il conduit dangereusement, mais qu'en fait ce sont les autres... Un hargneux, justicier de la route qui de ses propres dires ne devait pas rouler en bon père de famille. J'essaye de le calmer, mais cela l'énerve encore plus, il redémarre en trombe sous la pression des klaxons des voitures qui s'accumulent derrière lui. Le voyage a quand même failli s'arrêter là. Certains diront que cela ne devait pas être mon heure. Tant mieux. Toujours est-il que par la suite je me suis rappelé cet incident à chaque traversée de route et il y en aura beaucoup. Un avertissement sans frais.

Heureusement le parcours quitte rapidement la chaussée. Me voici à nouveau sur un sentier qui longe une petite rivière parallèle à la Loire. Tout d'un coup un serpent traverse à un mètre devant moi. Même si ce n'est probablement qu'une inoffensive couleuvre et si avec mes chaussures de rando je ne risque pas grand-chose je n'aime pas beaucoup ce genre de rencontre. Que d'émotions en si peu de temps.

Seize heures vingt, je m'arrête, le dos appuyé contre un arbre à proximité d'un petit étang. Tout est calme. Je suis épuisé, les pieds me rentrent dans les jambes et les

jambes dans le corps. Le sac me paraît énorme. Je dois être à seulement trois kilomètres de Beaugency et il me tarde d'arriver. La longue étape d'hier réclame son tribut. Je prends le temps de recharger mes accus, une demi-heure, il fallait bien ça, comme quoi il ne faut pas hésiter à faire une pause même près du but.

Dix-sept heures dix, je suis face à Beaugency à environ cinq cents mètres du pont. Derrière j'aperçois les tours de refroidissement de la centrale nucléaire de Saint-Laurent-des-Eaux. En arrivant le tracé traverse une zone de loisirs sur les bords de Loire (hors-bords, guinguettes, quads, labyrinthe...) très fréquentée par ce beau week-end. Ce petit air festif accentué par la présence de forains juste à l'entrée de la ville me redonne du tonus pour franchir les derniers mètres pendant que sous le pont des canoës franchissent eux les « rapides ».

Donc ça y est je suis arrivé et je fredonne une chanson de mon enfance, le « Carillon de Vendôme » qui pour toujours a donné une sonorité particulière à ces noms Beaugency, Vendôme... bien avant que je comprenne d'ailleurs qu'il s'agisse de villes et qu'elle évoque Jeanne d'Arc.

*Mes amis, que reste-t-il*

*À ce Dauphin si gentil ?*

*Orléans, Beaugency,*

*Notre-Dame de Cléry,*

*Vendôme, Vendôme !*

Je me dirige vers l'Office de Tourisme pour qu'il m'indique où se trouve précisément l'Auberge de

Jeunesse. Au passage j'entre dans l'Abbatiale Notre-Dame où un organiste fait des essais. Je m'installe un instant pour profiter de la fraîcheur et du concert avant de faire un bref tour de ville : le donjon (ou Tour de César), l'église Saint-Firmin où le carillon joue plusieurs fois par jour mon petit air, mais malheureusement pas au moment où je passe.

Près de la Tour de l'Horloge je rencontre mon premier pèlerin ! Il est en « civil », pas de sac à dos, mais en l'apercevant je me suis dit que ça ne pouvait qu'en être un, ou plutôt j'espérais qu'enfin c'en soit un. C'est un Belge de 71 ans, j'apprendrai plus tard qu'il s'appelle Paul. Il arrive à pied de Belgique et compte aller jusqu'à Saint-Jacques. Il clopine bas à cause d'une ampoule qui ne le quitte pas depuis le 3 août ! mais il s'accroche, il fait des petites étapes et il y va gaillardement. Il vient de prendre sa retraite et il veut faire le point sur sa vie, réfléchir à ce qu'il va désormais en faire. Quand il apprend que j'ai déjà fait le voyage l'année dernière, il est surpris, mais me demande si ça m'a changé :

« — Oui, ça m'a changé, je suis sûr que ça m'a changé, mais j'aurais du mal à vous préciser en quoi.

— Je suis sûr que c'est en bien.

— Honnêtement je n'en sais rien. Surtout je ne sais pas ce que veut dire « en bien ». En bien pour soi peut être une catastrophe pour les autres, pour l'entourage qui doit s'adapter au « nouveau » bonhomme. Enfin si je recommence c'est quand même que ça doit être dans la bonne direction, ou au moins que ce changement me convient. Je ne suis pas maso contrairement à ce que pensent certains. Je vais à l'Auberge de Jeunesse, vous y êtes peut-être ?

— Non, j'ai pris une chambre dans un petit hôtel pour ménager mon ampoule, les deux kilomètres hors chemin m'ont refroidi.

— Alors à tout à l'heure en ville, je vais revenir pour manger, ou à plus tard sur le Chemin.

— J'ai fait quelques courses et je vais grignoter dans ma chambre, si on se retrouve, car avec mes pieds je marche sûrement moins vite que vous, ce sera donc sur le Chemin. À bientôt, peut-être. »

On se sépare, je serais bien resté à discuter, je suis en manque, mais il avait l'air pressé. J'ai l'impression que le fait que je fasse un deuxième voyage l'a contrarié, comme si cela remettait en cause son propre périple, comme si au bout d'un seul Chemin il n'était plus sûr d'avoir la réponse à son questionnement.

Il n'est que dix-huit heures et contrairement à mon idée du matin je ne vais pas attendre ici l'heure du repas. Au diable les kilomètres (j'espère que sur le Chemin cette expression n'est pas dangereuse !) je pars pour l'AJ ; une douche et, si j'ai le temps, un moment de repos allongé seront les bienvenus.

L'accueil est tenu par une étrangère, je pencherais pour une Allemande, mais je n'en suis pas sûr, elle parle très bien le français, mais très doucement et avec un accent et j'ai du mal à la comprendre et elle aussi, l'échange est un peu laborieux, de plus ce n'est pas qu'elle ne soit pas aimable, mais un peu robotisée, impersonnelle. Sans doute encore mon égo qui en demande trop, mais peut-être est-elle tout simplement fatiguée car à ma grande surprise il y a beaucoup de monde dans la cour, rien à voir avec la fréquentation du GR aujourd'hui.

Dans le petit dortoir de trois lits superposés deux places sont déjà occupées, mais il n'y a personne. Après une bonne douche, une petite lessive et un bref instant de repos je repars en ville à la recherche d'un restaurant.

Si tout à l'heure cela ne se voyait pas, Beaugency est désormais pleine de touristes qui ont dû tous sortir pour s'alimenter. Les restaurants profitent de cette aubaine et attendent le client avec des prix « adaptés ». Dans une pizzeria il y a un menu à quinze euros, ce qui n'est déjà pas bon marché, mais une mention indique « sauf l'été ». J'en trouve un autre moins gourmand, mais évidemment il est complet : après avoir fait le tour des possibilités il s'avère que c'était la meilleure offre, je me rabats sur un restaurant tendance « mexicaine » qui propose des plats abordables si on se passe d'entrée et de dessert. J'ai une place en terrasse et une fois lu le menu je découvre à la table face à moi un autre client assis sur sa chaise avec un pied dénudé sur une cuisse. Il n'a pas de bras. Il mange avec son pied, en réalité il fait tout avec lui : s'essuyer la bouche avec sa serviette, boire son vin dans un verre à pied, évidemment, payer avec des billets qui sont soigneusement rangés et pliés sous la semelle intérieure de son mocassin... Bien sûr je sais que cela existe, qu'il y a des peintres, des écrivains pour les plus en vue, mais là il est à même pas deux mètres et c'est impressionnant. Je ne veux pas avoir l'air d'un voyeur, mais en même temps je ne veux pas détourner le regard, être naturel. De mon point de vue je pense y parvenir, du sien je ne sais pas, mais il doit être blindé et cela doit faire longtemps qu'il est passé outre le regard des autres sinon il ne serait pas là. Quelle performance ! Il en a fallu de la volonté, des heures et des heures d'apprentissage pour en arriver là, pour surmonter ce handicap et se mêler ainsi à la vie ; peut-

être n'avait-il pas le choix si justement il désirait « être dans la vie » : réussir ou croupir. En comparaison entreprendre ce voyage sur le Chemin est vraiment dérisoire et puis on a le choix de ne pas s'y engager et même de renoncer quand on veut.

Le restaurant est plein et refuse du monde. À côté de moi une table se libère et un couple, à mon avis hollandais, avec un gros chien s'y installe. Je suis inquiet pour ma tranquillité. Au bout d'un petit moment le monsieur sort une pipe et commence à fumer, la totale. Catastrophe, le vent est contre moi ! La femme s'en aperçoit et fait un petit signe à l'homme qui éteint immédiatement sa pipe et me fait un petit sourire d'excuse. Depuis qu'il est interdit de fumer à l'intérieur les terrasses sont devenues les fumoirs où les non-fumeurs sont pris en otage, coincés sur leur siège ils n'ont plus qu'à prier pour que le vent leur soit favorable ce qui implique souvent qu'il ne le sera pas pour un autre. C'est la dérive perverse de cette loi : une terrasse n'est-elle pas un lieu public au même titre qu'un quai de gare où pourtant là je pourrais me déplacer si je suis incommodé ? Peut-être que les leçons de courtoisie, de « vivre ensemble », nous viendront du nord. Je l'espère. Le chien était lui aussi bien élevé : il est resté sous la table de ses maîtres, on ne l'a plus vu, pas entendu. Tel chien, tel maître. En partant je les remercie dans un anglais approximatif pour leur cordialité.

Vingt heures vingt, je retourne à l'Auberge de Jeunesse. Demain matin il faudra que je refasse ce trajet en sens inverse pour rejoindre la Loire, au total j'aurai donc fait quatre fois cette portion « hors chemin » soit de huit à dix kilomètres supplémentaires.

Un peu avant vingt-et-une heures je retrouve la chambrée, mes compagnons sont déjà couchés. Nous

n'aurons pas eu beaucoup de contact. Le temps que je m'installe je vois qu'ils ne dorment pas et je lance un « Bonne nuit » auquel me répondent deux « Bonjour » hésitants : c'est à ce genre de petit décalage qu'on sent qu'on a à faire à des étrangers. Il fait très chaud, tropical, dans la chambre. Ils ont dû prendre une douche dans le cabinet de toilette attendant avant de se coucher. J'espère quand même que je vais réussir à dormir, il faut que je récupère.

Demain direction Blois, à environ trente-cinq kilomètres, sans compter les deux depuis l'Auberge. Je n'ai rien réservé. D'après ma documentation il y a plusieurs possibilités d'hébergement en route, j'improviserai en fonction de mon état, car c'est vrai qu'aujourd'hui ce fut un peu laborieux. Le petit déjeuner est encore une fois servi à partir de huit heures, un peu tard pour les marcheurs, cela ne doit pas être le public de cette AJ.

*144 kilomètres parcourus depuis chez moi,  
dont 30 aujourd'hui.*